

Lettre de Wavreumont

Périodique trimestriel

N° 178

Avril-mai-juin 2026

Numéro d'agrément P605242

Éditeur responsable : Renaud Thon, Monastère de Wavreumont, Stavelot

Bien chers amis,

Son expression favorite est « Mais au fond, pourquoi... ? ». Son doute méthodique l'entraîne à la créativité. Sa passion est l'évangile tendu vers l'ouvert et libre de toute tentative de réduction idéologique. Il aime aussi les livres et s'en occupe avec attention à la bibliothèque du monastère depuis des lustres. Des livres, il en a écrit aussi et le lundi de Pentecôte voulait célébrer sa pensée. Vous l'avez reconnu, c'est notre frère Hubert et ce numéro de la Lettre de Wavreumont vous offre la plupart des interventions qui ont été faites en son honneur. L'une d'elle ne peut figurer ici, car elle était de l'ordre de l'expression corporelle. Un immense merci à Xavier Mattelé et l'équipe qui l'accompagnait. Ils ont conclu majestueusement la journée à l'église par des danses spirituelles sur les psaumes.

Et comme saint Paul le disait déjà : « Quand un membre est à l'honneur, tous sont dans la joie. » (1 Co 12,26)

Bonne lecture et bonnes vacances.

Frère Renaud

INTRODUCTION À LA JOURNÉE

Chers amis, mille mercis d'être venus nombreux et d'horizons bien différents pour cette journée appelée simplement, à l'image de celui que nous honorons, « journée frère Hubert ». Après la parution très rapprochée de ses deux derniers livres, nous nous sommes dit à quelques-uns, qu'il fallait « faire quelque chose » : et voilà, vous êtes là avec votre sympathie et votre reconnaissance !

Cher frère Hubert, c'était il y a déjà longtemps, quelques décennies certainement, j'étais ici pour la Pentecôte. Comme hier, c'était toi qui célébrais l'Eucharistie et prononçais l'homélie. Est restée inscrite dans ma mémoire ton insistance sur le terme « déverrouiller ». En parlant des disciples bien sûr, enfermés au cénacle, prisonniers de leur peur, mais en visant aussi nos propres enfermements. T'habitait déjà ce souci de sonder l'enjeu des récits, au-delà de leur sens premier, pour les disciples d'alors, mais aussi pour ceux d'aujourd'hui. Qu'est-ce qu'un récit comme celui-là donne à penser, mais surtout à vivre ?

Les disciples ont dû sortir des cénacles où ils s'étaient enfermés, cela nous a été rappelé hier encore. Il nous incombe à présent de sortir l'Évangile des plis où nous l'avons parfois enfermé, figé. L'Évangile n'est pas un code moral, dis-tu souvent, il n'est pas non plus une doctrine ni même un idéal. Qu'est-il alors sinon une VOIE, comme on disait dans les débuts du christianisme, « les disciples de la voie », comme toi-même l'as appelé dans un de tes premiers écrits et en parles encore aujourd'hui.

Cher frère Hubert, cette question de la Bonne Nouvelle de l'Évangile te taraude. Que de fois ne t'avons-nous pas entendu demander en quoi l'Évangile était une Bonne Nouvelle ? Qu'a-t-il de neuf et de bon à proposer à notre monde où le christianisme se réduit parfois à des questions de patrimoine ? S'il ne porte pas en lui une espérance, une promesse, une ouverture, quel est son avenir ? Pour en rendre compte, n'avons-nous pas à en retrouver son côté tranchant et infiniment libérateur, source d'un accomplissement humain inédit ?

Sans doute, ton dernier livre tire-t-il son titre *Les pierres crieront* de ces interrogations, en écho à la phrase de Jésus rapportée par Luc (19,40) : « *Je vous le dis : si eux (les disciples) se taisent, ce sont les pierres qui crieront* ». « *J'aime cette phrase de Jésus, dis-tu en guise de préface, reproduite au verso de la feuille-programme. Elle dit quelque chose de la pression qui l'habite, un soulèvement promis par l'Évangile du Royaume*. Nous lisons un peu plus loin : *Cette phrase mystérieuse ne rejoint-elle pas notre situation actuelle ?* »

Alors, c'est plus fort que toi : alors que les années s'empilent peu à peu et que tu te vois à l'automne de la vie – mais un automne ô combien fructueux –, il te faut parler de cet Évangile de Dieu qui te porte et te nourrit ; mais il te faut aussi le désenclaver, le dépoussiérer, le dé-couvrir pour en retrouver la puissance de vie extraordinaire, le souffle.

Merci, frère Hubert, pour ce livre-testament, et pour celui que nous célébrerons cet après-midi, *Le psalmiste ou le tisseur de mots*, deux ouvrages bien différents, apparemment, mais qui se rencontrent et s'éclairent : si *Les pierres crieront* est un peu plus conceptuel, ils se rencontrent car tous deux renvoient à l'enjeu de l'existence et à la question de ce qui fait vivre. Qu'est-ce qui rend vivant ? N'est-ce pas là, en définitive, la seule question qui vaille la peine d'être posée ? Avec son corollaire : qu'est-ce qui nous rend davantage humains ?

Dans chacun des deux livres, l'on reconnaît aussi ta plume poétique, la poésie étant à même plus que n'importe quel autre langage d'évoquer le mystère, de suggérer l'indicible. Et puis, te lire, c'est toujours entrer dans ton rythme, la cadence de tes mots suivant celle de ta pensée. Te lire, c'est t'entendre, c'est suivre les inflexions de ta voix comme des pas qui avancent sur le chemin.

Merci pour tes deux livres mais, plus largement, pour ta pensée, ta recherche, tes questions qui s'expriment aussi lors de rencontres ou interventions dans différents groupes, ou encore dans tes homélies. Un questionnement que tu partages avec bonheur et dont nous sommes tous ici présents bénéficiaires, à quelque titre que ce soit.

Quelle joie donc de nous retrouver ici ce matin, un lundi de Pentecôte. Le choix de ce jour n'est pas qu'un heureux hasard, il est tout un symbole : premier jour du retour au temps dit ordinaire, là où se joue la vie, là où nous convoque l'Évangile de Dieu.

Nous avons voulu que cette journée soit riche en réflexion, amicale et festive, et qu'il y ait de la place pour la méditation et la poésie. Vous en avez le programme !

Belle journée ! Et place, maintenant, à un portrait-clin d'œil de notre frère et maître réalisé par Gilbert !

Marie-Pierre Polis

HUBERT AUTREMENT

Certains auteurs, que nous connaissons bien, ont écrit « Dieu autrement, l'Évangile autrement », je souhaiterais ce matin vous présenter le frère Hubert autrement. Hubert prétend que Dieu est une **énigme**, porteur d'obscurité et révélateur de la belle lumière. Hubert aussi est quelque peu une énigme, essayons d'en découvrir la belle lumière.

Hubert autrement

Né, le 20 mars 1938, quelques jours après, à l'église Sainte-Walburge à Liège, les cloches sonnaient à pleine volée, ce jour-là est baptisé notre ami Georges. À la sortie de l'église des enfants chantaient... ? Que chantaient-ils ? Peut-être sur un air bien connu : « *Il est né le petit Georges, jouez hautbois, résonnez musettes* ». Les enfants chantaient et un proche de la famille de s'exclamer : *que sera cet enfant ?*

L'enfant grandit, pieusement accompagné par ses parents, sa sœur, son frère, ses instituteurs et ses amis de la paroisse. Il fait ses humanités gréco-latines au collège jésuite de Saint-Servais.... Et se pose la question de son avenir : Encore étudier ! Oui, les sciences je n'aime pas. Alors il fait le droit, il aime la rigueur des mots et la beauté des développements logiques.

Il fréquente le scoutisme et devient Akela, il participe à un camp au refuge à Wavreumont (premier contact sur la colline !), suit un office dans la petite chapelle où trois ou quatre moines nouvellement arrivés sur la colline chantent (essaient de chanter) quelques psaumes. Il en éprouve un timide sourire.

Mais Georges réfléchit. Quel sens donner à ma vie ? Il écoute le père Monfils, il lit les livres du père Troisfontaines et est séduit par les écrits de Gabriel Marcel. Petit à petit, il sent poindre en lui une vocation monastique. Aidé par le père de Gérardon, il fait son entrée au monastère de Wavreumont en novembre 1962, l'année où s'ouvrait Vatican II. Il prend comme nouveau prénom celui de Hubert (Hubert grand évangéliste de l'Ardenne). C'est ainsi que nous le connaissons maintenant comme frère Hubert.

À la demande de la communauté, il est ordonné prêtre en 68. Donc soixante-huitard, il lui restera un esprit un peu rebelle par rapport à une tradition trop figée. Il fait son service militaire comme aumônier au douzième de Ligne à Spa.

Ora et labora : Bel équilibre de vie !

Ora, il y a les offices et les temps de recueillement. *Labora*, Hubert sera enseignant à Stavelot à des rhétos parfois particulièrement perturbateurs, perturbatrices. Il faut dire que l'enseignement de ce docteur en droit passait immanquablement légèrement au-dessus de la faculté de percevoir la finesse du message de ce sage-homme !

Hubert sent que ce n'est pas sa voie. Il préfère chanter les psaumes et tisser des mots qui tournent vers Dieu et révèlent la profondeur de la chair humaine.

Hubert autrement

Il choisit de rencontrer avec une équipe des êtres fragilisés par l'abus d'alcool. Il écoute longuement, ne juge pas, pose de temps en temps une question et encourage à se tourner vers ce qui mène à la Vraie Vie.

Hubert, homme de parole et d'écriture

Pour traduire le fameux *ora et labora*, Hubert partage volontiers le trop plein de son cœur, de son savoir, de ses intuitions spirituelles, dans des conférences, des retraites, des

homélie et des célébrations. Il écrit sa première plaquette intitulée « *Désert et autres lieux de l'homme* ».

Il y a une petite vingtaine d'années, le père prieur le nomme responsable, avec une laïque, de l'équipe des oblats et de la mise en place des journées spirituelles ouvertes à tous. Avec quelques amis, deux fois l'année, c'est la mise en route d'une journée théologique au monastère.

Assidu lecteur et avide de toujours apprendre, sentir et scruter l'air du temps, il est chargé de la bibliothèque du monastère et aussi de la librairie que vous connaissez bien. Pas mal de penseurs, d'intellectuels, de spirituels ont grimpé la colline de Wavreumont : David Doat, Emmanuel Tourpe, Gabriel Ringlet, Raphaël Buyse, Jean Pirotte, Ignace Berten, Olivier Windels et bien d'autres.

Hubert autrement : moine écrivain prolifique

Son frère Jacques, habitant à Bordeaux, toujours curieux des productions littéraires et spirituelles de son frère, interrogea un jour l'Intelligence artificielle. Il fut sidéré par les réponses. Je vous en propose quelques lignes :

+ *Depuis ses premiers écrits, HT s'intéresse à la parole chrétienne dans un monde sécularisé, à la spiritualité incarnée et à la résilience du monde sacré face à l'indifférence contemporaine.*

+ *Dans « Les Pierres Crieront », il pousse plus loin la réflexion sur l'exculturation du christianisme, en convoquant Nietzsche et la symbolique du tombeau pour interroger la possibilité d'un nouveau spirituel.*

+ *Son style et son ton sont toujours méditatifs, mais les derniers ouvrages sont plus radicaux dans le questionnement. Ils ne cherchent pas à rassurer, mais à réveiller, à proposer une écoute nouvelle, une réelle dé-coïncidence avec la tradition qui nous est parvenue.*

+ *Il est cité proche de Fabrice Midal, Frédéric Lenoir, du pape François, de Pierre Rahbi et de Mathieu Ricard.*

+ *Dernier point souligné par IA : HT est moins médiatisé, mais sa parole est plus radicalement monastique, enracinée dans le silence, la liturgie et la tradition bénédictine. Il ne cherche pas à séduire ou vulgariser, mais à réveiller une écoute intérieure, souvent par des textes exigeants et poétiques.*

Cher maître Hubert,

Sans cesse, tu nous invites à ne jamais nous enfermer dans le déjà dit, dans le déjà appris, dans le toujours répété, mais tu nous dis de créer du neuf, de l'ouvert, de l'inouï. *Il s'agit de libérer, de désenclaver.*

Merci, Hubert, pour cette invitation.

*« Aussi, cher ami, reçois cette clé,
tout ce que tu ouvriras sur cette terre
sera tenu comme ouvert dans les cieux ».*

Tu nous invites sans cesse de nous désencombrer, de quitter le trop plein de nos pensées, de nos certitudes, de nos traditions, il faut créer du vide, un vide prêt à toujours accueillir ce qui est nouveau, savoureux et porteur d'espérance.

Cher Hubert,

Tu vois ces deux verres, qu'en penses-tu ?

Ils sont vides, donc en attente d'une plénitude.....glou,glou,glou

À ta santé, Vive Cana, canaille !

Je retiens de la fin de ton dernier livre qu'il faut se laisser guider par **l'étoile**, qui mène à l'enfant de la crèche et qui invite à prendre un autre chemin.

Cher Hubert,

Nous autres, octogénaires avancés, nous sommes invités à suivre la lumière de cette étoile. Elle nous dit : *Stap voor Stap*, jour après jour, faire face à ce qui vient, habiter la confiance, et être heureux de progresser à grands pas vers la plénitude de la Vraie Vie.

Encore bonne marche en avant !

Merci d'être toi,
dans ta vocation,
dans ton enseignement,
dans tes livres,
dans ton amitié.

Gilbert Muytjens

À PROPOS DE CES QUATRE MOTS : IMPRÉGNATION – PLAINTES ET LOUANGES – ESPÉRANCE.

Lorsque vous commencez un livre, vous êtes vraiment dans l'ouvert !

Le tisseur de mots contient une promesse...et pas n'importe laquelle : « Il semblerait que les psaumes mènent sans équivoque au salut de Dieu ». Avec cette phrase, je m'engage dans une lecture soulignée (avec un petit crayon volé à Ikéa). Tout au long des pages, frère Hubert partage quelque chose de la densité de la prière quotidienne.

Le premier mot qui fait résonance en moi, c'est le mot « imprégnation », explicité comme suit : « *J'ai la conviction que les psaumes n'agissent pas autrement que par une lente infusion.* » Et je pense au début d'un poème de Juarroz : « *Aujourd'hui je n'ai rien fait, mais beaucoup de choses se sont faites en moi.* »

Il est aussi question dans ces prières de plaintes, de cris, de souffrances, mais frère Hubert rappelle que plaintes et louanges sont liées en alliance profonde. Retenons cette phrase : « *Les psaumes mettent Dieu et l'humain en torsade* ». J'apprécie la poésie, je vous souhaite de découvrir la profondeur de ce propos.

À propos du mot espérance : « *Dans les psaumes, il y a du futur... (un peu plus loin) il y a une réserve pour l'espérance.* » Le psaume dit qu'il peut advenir quelque chose d'autre. Dieu peut introduire de la nouveauté dans le vieux monde.

Au fond de notre cœur, prenons une minute de silence par reconnaissance de pouvoir découvrir ces lignes trempées dans un quotidien qui élève le monde.

Geneviève Tichon-d'Harveng

UNE PARABOLE EN GUISE DE TÉMOIGNAGE

Ce texte est né d'une rencontre avec frère Hubert il y a une vingtaine d'année et de la lecture de son dernier livre : « *Les pierres crieront* »¹.

Le passage vers l'enfoui

Un jour, une femme monta au monastère de Wavreumont pour interroger un ancien. Il vivait au sommet d'une colline. On disait de lui qu'il connaissait les chemins du cœur humain et qu'il savait lire les étoiles invisibles.

La femme avait déjà beaucoup vécu mais une parole de l'Évangile demeurait brûlante en elle : « *Il vous faut naître d'en-haut...* ». Elle interrogea l'ancien : « *Que signifie « naître d'En-Haut » au milieu d'une vie ordinaire ? Je voudrais entrer dans ce monde nouveau dont parle l'Évangile* ».

Il l'écouta avec attention. « *On n'entre pas dans ce monde-là par la pensée. On y entre par une « brèche ». Descends dans « l'enfoui ». Car Dieu ne parle pas d'abord dans ce qui est fort mais dans ce qui est blessé et perdu* ».

Elle lui confia : « *Je sens en moi des contradictions, des nœuds, une tension entre ce que je vis et ce que révèle le Christ dans l'Évangile* ».

« *C'est justement dans les nœuds du cœur que commence la genèse intérieure. Là où la vie se serre, la vie d'En-Haut se fraie un chemin* », lui dit le moine.

Après un long moment, la femme demanda : « *Que dois-je faire ?* »

L'ancien posa sur elle son regard : « *Rien, sinon accueillir la « vie neuve ». La naissance d'En-Haut n'est pas l'œuvre de l'homme, mais une création de Dieu. Elle est un dégagement de ce qui est mortifère* ».

Il demeura longtemps silencieux. Puis, il ajouta dans un souffle qui semblait venir d'un autre temps : « *Le croyant est un commençant jusqu'à son dernier souffle. Chaque jour, il peut enlever une pierre de son propre tombeau* ». Et il ajouta : « *L'Évangile est un déplacement. Il déroute, déplace l'être humain de ses fausses demeures. Il le conduit vers l'espace neuf du Royaume. Il ne donne pas de méthode. ... il demande de marcher avec le Christ* ».

— « *Mais de quel commencement parlez-vous ?* » souffla-t-elle.

— « *Le commencement est le lieu où l'on cesse de se sauver soi-même. Là où l'on accepte d'être pauvre devant Dieu. Le Royaume ne se conquiert pas, il s'approche gratuitement* ».

La femme confia de nouveau à l'ancien : « *Parfois, tout devient obscur, il n'y a plus de chemin. Une pierre bloque le passage* ».

— « *Heureuse es-tu quand il n'y a plus de chemin. Le Christ vient ouvrir un passage là où l'être humain ne voit plus de chemin. Tu entres dans la « foi nue ». La « foi nue » ne connaît ni cartes ni repères. Elle marche vers l'inconnu comme les mages derrière l'étoile* ».

— « *Où donc mène cette marche ?* » demanda-t-elle.

— « *Vers l'enfant. Vers ce cœur désentravé qui s'émerveille. Celui qui consent à cette pauvreté découvre peu à peu son lieu d'embrasement* ».

¹ Frère Hubert Thomas, *Les pierres crieront*, Éditions Vérone, 2025.

Ils firent quelques pas et restèrent longtemps silencieux. Rien n'avait changé autour d'elle. Elle retrouvait les mêmes responsabilités, les mêmes fragilités, les mêmes combats. Mais au plus profond d'elle-même quelque chose avait commencé à se déplacer. Elle avait compris que « naïtre d'En-Haut » ne signifiait pas devenir quelqu'un d'autre. « Naître d'En-Haut » signifiait, peut-être, laisser Dieu re-faire l'humain au-dedans... jusqu'à ce qu'au cœur même de sa vie ordinaire puisse jaillir une « vie renouvelée ».

Elle remercia chaleureusement le moine pour son hospitalité (et pour son livre). Et elle rentra chez elle par un autre chemin.

Chantal Camus

À FRÈRE HUBERT

Frère Hubert – Hubert, si tu veux bien –, pardonne-moi. Avec un peu d'impertinence ou beaucoup, vous en jugerez, je vais dé-coïncider de l'ambiance festive qui te met à juste titre à l'honneur.

Dans une Yeshiva polonaise, un rabbin débattait du Talmud avec ses étudiants : « J'ai la bonne réponse. Qui parmi vous a la bonne question ? ». Avec toi Hubert, ce serait plutôt l'inverse : « J'ai les bonnes questions. Qui d'entre vous avancerait de bonnes réponses ? ». Bon, ce n'est pas un examen et tu as raison de titiller notre mental. Au bout du bout, il n'y a qu'une certitude, le Christ affirmant : « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie ». Tout le reste n'est que traductions, interprétations. Mais cette certitude emporte un tel mystère, une telle profondeur, qu'une vie entière ne suffirait pas à en épuiser les ressources. Décidément, nous ne pouvons plus dessiner de Dieu une image anthropomorphique qui nous convienne trop bien, comme une nouvelle idole à notre propre usage, qu'on enfermerait dans un bocal, rangé sur l'étagère de notre dévotion. La foi et la vie ne se conservent pas dans des bocaux, elles s'animent ailleurs, au souffle de l'Esprit. C'est pourquoi, Hubert, tu nous invites à toujours ouvrir portes et volets, sortir aux rencontres, tenter la « traversée des apparences », douter de ce qui serait déjà acquis. « Rien n'est jamais acquis à l'homme. Ni sa force, ni sa faiblesse, ni son cœur. Et quand il croit ouvrir ses bras, son ombre est celle d'une croix ». La vie est faite de contrastes, de joies, de creux, d'entre-deux, de morts et de renaissances. La foi aussi.

Cher Hubert, tu me confiais il y a peu ton in-tranquillité de toujours, cet inconfort du doute, des approfondissements. En te lisant, il me vient parfois comme un vertige, la sensation que le sol se dérobe sous mes pas. À n'être plus sûr de rien, je dois m'asseoir un moment. Après leur mission, Jésus lui-même invitait ses disciples : « Venez à l'écart et reposez-vous ». Avant de donner à la foule de quoi se rassasier, et de recueillir en sus douze corbeilles remplies du débordement d'abondance, que depuis il nous offre chaque jour en nourriture de l'âme et du cœur. Si c'est ainsi du moins qu'il faille interpréter l'anecdote ? Jésus n'a laissé aucun écrit, et ce qui nous parvient n'est rapporté que par « l'homme qu'a vu l'homme qu'a vu l'ours ! ». Le Christ est venu dans le monde pour la Vérité, certes. Mais où est-elle ?

Tu sais Hubert, certains jours, j'envie la « foi du charbonnier » de mon beau-père. C'était un bûcheron, rude à la tâche ; avec son épouse, ils tenaient une petite ferme sur les hauteurs de Stavelot. Sans aucun artifice intellectuel, avant chaque geste de ses journées, du plus risqué au plus anodin, il l'offrait à Dieu, d'une petite croix qu'il dessinait du pouce sur son cœur. Quelle humilité, quelle limpidité, quelle beauté même ! Là il est mon maître. Et moi, avec mes circonvolutions mentales : qui suis-je ? où vais-je ? dans quel état j'erre ? Mais c'est trop tard. J'ai poussé le pied dans la porte de la chambre aux trésors, qu'Hubert m'amène à fouiller sans répit ni dépit : il y a tant à découvrir. Et j'ai trop envie, besoin, de donner un peu de sens, de perspective et de charité à ma foi, donc à ma vie. Laquelle ? dis-tu !

Celle d'ici, où il me faut renaître toujours ? Celle d'en haut, où le Père m'accueille tel que je suis ? Et tu reviens en plus avec : « Qu'est-ce qui nous permet de parler sur l'au-delà de la mort ? En effet, qu'est-ce qui nous permet ? ». Hubert, arrête un peu, s'il te plaît !

Ah ! Tu es un empêcheur de croire en rond, voilà. Gentil, certes, mais... Mais nous t'aimons. Oui, nous t'aimons et nous te bénissons. Merci frère Hubert. Merci à la communauté de Wavreumont. Merci des grains à moudre, des grains à moudre de lumière et d'amitié, que vous nous offrez en partage. Que voilà du bon café, et qui nous garde éveillés !

Philippe Noël

UNE RELECTURE DU LIVRE « LES PIERRES CRIERONT »

Introduction

Je suis « en dette » par rapport au Monastère de Wavreumont, c'est pourquoi je n'ai pas hésité lorsque j'ai reçu la proposition et que je suis là avec bonheur. Ce fut un lieu spirituel décisif pour moi lors de mon adolescence et à mon début d'âge adulte. Les retraites pour les jeunes avec frère Pierre et Renaud qui n'était pas encore « entré », les blocus pour l'unif durant mes études de théologie, pas mal de discussions avec les moines dont frère Hubert,... Ce fut pour moi un lieu « asile », d'hospitalité, de construction, qui m'a permis de trouver ma place, de tracer mon chemin. Quel paradoxe que ces lieux retirés que sont les monastères soient bien plus ouverts à la réalité et à l'écoute de nos contemporains que beaucoup de paroisses ou de prêtres diocésains.

Ma parole est forcément située : théologienne formée à l'UCL, je fus élève d'Adolphe Gesché (pour qui Dieu est un « excès » qui donne à penser, un théologien attentif à la réalité et à l'interdisciplinarité), d'André Wénin (exégète débusquant les fausses interprétations bibliques guidées par l'image d'un Dieu concurrent de l'homme alors qu'il choisit l'alliance avec l'être humain) et de Michel Dupuis (philosophe lévinassien, passionné par l'altérité). Je suis aussi mariée, mère de famille et aumônière /accompagnatrice spirituelle catholique en psychiatrie. Ma relecture ne peut qu'être subjective, incomplète et elle ne « coïncide » pas avec l'entièreté du livre.

Choix théologiques

Ce livre cherche à explorer la nouvelle condition d'exculturation du christianisme et le travail spirituel que cette condition demande pour pousser « la pierre du tombeau » afin de trouver d'autres commencements pour la vie et le monde. Se mettre en circulation et rejoindre les personnes « hors sérail » (p 142).

Il me semble, frère Hubert, que différents concepts que tu mets en valeur (que je vais me permettre de relever) vont t'aider à dissiper les malentendus (L'Évangile, est-il vraiment une Bonne Nouvelle ?) courants sur la Bible, sur le Christ, sur la mission de l'Église et pour débusquer et combattre l'idolâtrie. Ils vont aussi montrer tes choix théologiques que je résumerais ainsi : Le manque plutôt que le plein pour parler de Dieu et de foi, une pastorale d'engendrement plutôt que d'encadrement, la créativité plutôt que la répétition ; une irruption, un dérangement plutôt qu'un ordre établi ou figé, l'inclusion plutôt que le repli identitaire, la mort et la violence nommées plutôt qu'une foi reconfort, « doudou », le combat, la crise, la force critique mis en valeur plutôt qu'un développement personnel « douillet » et rassurant, l'altérité et le risque plutôt que le « même ».

Quelques concepts, idées que je retiens

L'importance du récit, des récits et donc du chemin (à l'inverse d'une doctrine délivrée) te donne l'occasion d'esquisser une théologie biblique (des récits à interpréter, à relancer sans mimer. Des rencontres au cœur de ces récits, du langage métaphorique qui se corrige d'un passage biblique à l'autre) et de dire ce que n'est pas la Bible (pas un message écrit par Jésus, pas à prendre au pied de la lettre). Tu soulignes que le christianisme n'est pas une « religion du livre ». Il s'agit de se reconnaître dans « ces récits », dans un va et vient avec notre histoire et de tisser « notre récit ». Tu proposes l'idée de « communautés narratives » ou nous pourrions nous raconter nos existences cabossées, d'aller vers le lieu des histoires (là où est la vie ?).

Un Dieu qui appelle et s'implique pour tous et toutes et qui vient pour tout ce qui est perdu. Tu parles beaucoup d'incarnation, et donc des médiations, du Dieu de la vie et de la Résurrection.

Pour toi, le projet de Jésus est de relancer la vie, de prendre soin. Tu parles de son style « hors cadre ». Il est plus prompt à s'opposer au clivage entre les êtres humains, aux séparations, pour construire l'inclusion et la communion en allant vers ce qui est perdu, qu'à prôner une unification personnelle. Cette inclusion assumée vers les pauvres et les exclus le conduira à sa mort qui n'est pas un accident mais la conséquence de son message. Tu fais une place à la violence et au tragique (mystère pascal). Le Christ n'est pas autocentré. Il regarde vers l'humanité et renvoie au Père.

Notre Dieu est insaisissable. Il est une énigme qui maintient la question et l'altérité. En parlant d'altérité tu cites l'apport de la littérature et des sciences humaines (dont tu regrettes le peu d'ouvrages qui relèvent de ces genres dans la bibliothèque de la communauté !) qui nous permettent de nous remettre en question.

En filigrane, je sens présente la « tension eschatologique », même si le concept n'est nommé qu'à la page 155 (urgence et acceptation du réel). Le « déjà-là » : loin de la fuite, et d'un réenchâtement illusoire, notre foi n'enjambe jamais notre histoire. Il est important d'accepter le réel. Et à la fois, le « pas-encore » nous dit que ce n'est pas fini, la grâce, la promesse déborde et pointe vers un ailleurs. L'histoire ne s'arrête pas avec Jésus. Rien n'est perdu définitivement et le Salut est pour tous (Destinée et non destin dirait Gesché). En cela, la Révélation n'est pas close !

Tu parles beaucoup de « dé-coïncidence » (concept que tu empruntes au philosophe Français Jullien, que tu cites à plusieurs reprises), y compris à propos de la religion. Il y a un écart, un espace, un tiers entre par exemple l'Évangile et le christianisme (choix théologique du manque plutôt que du plein), ils ne coïncident pas tout à fait. L'Évangile s'incarne dans le christianisme mais le déborde et en ce sens le clivage croyants-non croyants te parle peu.

Tu mentionnes la crise de notre Église et tu en cites les principales raisons : le cléricisme /le patriarcat, une Église qui se met en position d'enseignante mais qui est éloignée (hiatus) de la vie. Tu proposes quelques pistes : une pastorale d'engendrement au lieu d'être focalisée sur les sacrements, une proximité réelle /de réelles communautés. À ce propos, tu relèves que le lavement des pieds est versus de l'Eucharistie et que celle-ci ne peut oublier le vivre-ensemble qui constitue son terreau. Tu cites les communautés narratives et l'indispensable créativité qui doit nous habiter en termes de langage, de rites, de ministère quand nous cherchons à penser ces questions fondamentales : comment faire mémoire du Christ, comment marcher à sa suite ?

L'Évangile n'est pas une méthode, dis-tu, mais une expérience existentielle, un donner et redonner la parole, à écouter jusqu'à ce qu'il parle pour tous. Jusqu'à ce que l'Esprit parle pour tous.

Ma conclusion personnelle

Tu donnes une vraie place à notre responsabilité humaine puisque l'être humain est appelé à prendre le relais avec toute sa créativité, y compris jusqu'à la transgression pour que la Vie circule.

Une autre chose fondamentale me semble-t-il est que pour toi, la foi n'est crédible que si elle garde non seulement son sens critique mais aussi sa force critique, son ouverture et sa solidarité réelle avec les problèmes du monde.

Pour la théologienne-aumônière /accompagnatrice spirituelle en psychiatrie que je suis, ta théologie tient le choc face aux expériences de vie si souvent tragiques rencontrées, car elle est à la fois lucide et concrète. Elle voit notre mission comme un combat avec les hommes et femmes de bonne volonté contre tout ce qui détruit l'humain. Elle ne propose pas une concurrence entre les humains et Dieu mais un partenariat où Dieu peut être interrogé, où la vie se relance par-delà nos échecs. Ou tout être humain est reconnu comme porteur de plus grand que lui (l'homme passe l'homme).

Si ta théologie passée au moulinet de la vie tient ses promesses, serait-ce parce qu'elle vient de la Vie ? La tienne, celle des personnes qu'il t'a été donné de rencontrer et que tu as écoutées longuement et sans a-priori, celle du Christ décentré vers les hommes et Dieu, cette Vie qui t'habite profondément ?

Merci pour ton livre et toutes tes réflexions qui relancent la Vie et l'Évangile.

Caroline Werbrouck

L'INTRANQUILLITÉ COMME ÉTHOS MONACAL

Penser à partir de ce que frère Hubert nous offre, c'est comme recevoir un héritage. La question de l'héritage est liée à celle de la dette. Ce qui nous lie et nous relie dans une filiation relève d'une dette qui ne se rembourse pas. Aucun parent ne réclame à son enfant de rembourser ce qu'il a déboursé pour qu'il grandisse. L'enfant devenu adulte en fera de même avec son propre enfant. Cette dette ne se rembourse jamais, elle se transmet de générations en générations. La transmettre est la seule manière de la rembourser, puisque la transmettre est faire circuler la vie. Cette transmission est une condition de possibilité de notre humanité.

La question de l'héritage est ainsi à moitié résolue. Essentiellement, hériter n'est pas recevoir un avoir, mais être introduit à un acte. L'acte de pouvoir entrer dans sa propre subjectivité, dans son devenir singulier et unique. C'est la question qui échet aux fils d'Abraham : que devaient-ils faire ? Faire comme leur père et s'installer là où il s'est installé (dans l'existence) ? Ou faire ce qu'il a fait et aller, à leur tour, vers eux-mêmes, vers leur propre à-venir ? C'est la question qui se pose à chacun de nous.

Vous aurez compris que pour moi, recevoir l'héritage de frère Hubert, ou plus modestement être inspiré par frère Hubert, c'est reprendre son questionner, c'est reprendre le mouvement à la fois là où il me le transmet et là où je peux le saisir. Dès lors, c'est tout à la fois m'interroger sur le mien et, partant, prendre le risque de dévoiler plus le mien que de dévoiler le sien.

Hubert et moi, c'est une amitié de presque vingt ans. C'est une relation à la fois simple et compliquée. Simple parce que nous sommes tous les deux d'accord pour dire qu'à l'instar d'autres grands textes, les psaumes « constituent une force de langage » (*Le psalmiste*, p. 122) – force qui permet des jeux de langage (au sens où Wittgenstein l'entend) : c'est à-dire que chaque interprétation ouvre un monde ou, du moins, une manière d'être au monde.

Complicquée parce que si nous partageons une même intranquillité, ce qui sert de pont de singe pour l'un n'en est pas un pour l'autre. Ces Blue notes (comme on dit en jazz), ces ratés, ces maldonnées, favorisent certaines discussions, mais en rendent d'autres plus obscures.

Pour ces deux raisons, ce dialogue au sein de l'intranquillité me fait ainsi avancer. Mais quelle est cette intranquillité ? Ou pour le dire autrement, qu'est-ce qui me parle en frère Hubert ? Disons-le d'emblée, son souci de la réalité.

Dans *Le Christ thérapeute*, frère Hubert écrit : « c'est la vie qui va devoir reprendre pied dans les zones abîmées de l'être. Ce qui avait été colonisé par le mal doit être repris par la vie » (p.34). Cela peut prendre du temps ! ajoute-t-il. Et de préciser, dans *L'événement Dieu*, « que si personne n'est exclu, on peut s'exclure soi-même » (p. 134). Ainsi donc le mal ne fait pas que s'imposer, on peut aussi se l'infliger.

Le chemin de la délivrance n'est pas si simple à arpenter. S'y engager n'est pas partir en croisière. Pas de délivrance sans prise de conscience du mal. Délivrance résonne avec perte. On cherche à être délivré parce qu'on est perdu. Être perdu peut s'entendre sous différentes modalités : trébucher, tomber, s'égarer, errer, être dans l'impasse, être enfermé, piégé, aliéné, agonisant ou mourant. Pas de délivrance sans reconnaissance de la perte. Le mal est le seul absolu qu'on puisse connaître, puisque quand on a mal, on est enlisé dans le mal : on est sans autre, sans lendemain et sans ailleurs, parfois-même, sans soi-même. N'est alors que le mal. Une simple rage de dent nous le rappelle.

L'expérience du mal est inhérente à l'existence : déjà bébé nous souffrons, notamment de crampes intestinales. On sait que le petit d'homme est ce qu'il éprouve : le bébé n'a pas faim, il est la faim, tout comme il est le froid, le mouillé et la crampe. Ce n'est qu'en s'unifiant dans son être, en devenant sujet, qu'il va découvrir qu'il est celui qui éprouve et non l'éprouver en lui-même. Dès lors, il se sait exister ! Il lui écherra dorénavant de faire face à l'énigme de l'existence. Le voilà déjà philosophe !

On peut évidemment esquiver l'épreuve et se cacher derrière le divertissement (Pascal), un statut (Madame Bovary) ou un impératif quelconque (Eichmann). Le constat n'est plus à faire tant il a été fait. On peut esquiver l'énigme mais on ne peut esquiver le mal. Le mal vient nous déloger, nous déranger, nous confronter. Aucune théodicée ne peut nous permettre d'en faire l'économie.

La foi ne nous en protège pas. Frère Hubert y insiste. Dans son dernier livre, il écrit : « le psalmiste n'est pas un homme tranquillement installé dans la vie, qui regarderait sa vie et celle des autres dans la distance et avec l'assurance que tout est bien et qu'il convient d'accepter les choses telles qu'elles sont » (p. 119).

Il n'y a pas à dire, frère Hubert est loin des litanies matinées de bondieuserie, loin des programmes de coaching et loin des miroirs aux alouettes que promettent les thérapies new-âge. Le réel est ce qui occupe notre frère. Voilà de quoi faire tomber une idée reçue : non, un moine n'est pas préoccupé par les affaires du ciel au point d'en oublier la vie sur terre, pas plus qu'il ne plane dans les transcendants platoniciens en dénigrant les réalités matérielles. C'est en tout cas ce dont témoigne frère Hubert.

Frère Hubert, d'une homélie à l'autre, d'un écrit à l'autre, nous parle de la dureté de la vie. Plus encore, il nous rappelle à nous, auditeurs qui cherchons à tâtons une issue, que « quelque part, le mal est le plus fort. Ses énergies, faites de violence, de cruautés, de brutalités mais aussi bien de dissimulations, l'emportent sur les forces humaines » (*Le psalmiste*, p. 35). Tout semble vain ! on croirait entendre le Qohèleth, Schopenhauer et Cioran. Et pourtant au détour de cette phrase tout chavire : « le mal l'emporte sur les forces humaines ». Qu'est-ce à dire si ce n'est affirmer que la réalité ontologique de l'homme n'est pas liée au mal ?

L'être humain n'a pas la force, ni individuellement ni collectivement, d'endiguer la puissance du mal, écrit-il, mais c'est pour mieux faire entendre qu'il n'y est pas enfermé. L'être humain crie, se démène et lutte. Il prend des coups, il vacille, il se perd, il s'égaré, mais

toujours il cherche à s'échapper de ce qui le replie dans le mal. C'est du moins ce que j'aime entendre dans les propos de frère Hubert. Une lutte sans répit et sans espoir. Sans espoir car il la sait perdue d'avance. Jamais nous ne serons délivrés du mal car le mal est inhérent à l'existence.

L'essentiel est ailleurs. Penser que le mal n'est pas rivé à la réalité ontologique de l'être humain, c'est distinguer l'être humain de ce qu'il vit, à la manière dont notre justice distingue l'être humain de ses actes. Un éthos est possible. Une manière d'être au monde peut s'inventer. C'est le chemin de délivrance, un combat contre ce qui nous replie dans le mal.

Un second présupposé s'effondre. S'engager dans cet éthos n'est pas lutter contre le mal en définissant de manière bien infantile l'axe du bien face à l'axe du mal. S'engager dans cet éthos, c'est lutter, non contre le mal, mais contre ce qui, en nous et en dehors de nous, nous y enferme. Cet éthos est un refus de l'enfer et du mensonge car, osons le jeu de mot, l'enfer me ment.

Ce que je retiens d'Hubert, c'est le combat, l'intranquillité. Le combat est perdu, il le sait et pourtant, il le mène. Pas de position de surplomb, pas d'assurance mièvre ; nul bon dieu guimauve à la manœuvre. Tout comme le psalmiste, frère Hubert crie : dans ses écrits, dans ses homélies, dans ses discussions. Tout son être est engagé dans ce cri – peut-être est-ce sous la lune, en présence de ses frères loups, qu'il prie avec saint Remacle ?

Frère Hubert n'est pas homme à sentence. Il affirme moins qu'il n'interroge. Que de propos qui ne s'achèvent sur un point d'interrogation. À vrai dire, personne n'est dupe de ce tour de passe-passe rhétorique. Ce n'est pas là, dans ses pseudo-point d'interrogation, qu'il interroge, ni qu'il s'interroge. Ses affirmations à peine déguisées ne recouvrent pas son intranquillité. Cette intranquillité le traverse. Elle lui colle à la peau à la façon de ce sparadrap qui s'accroche sans cesse au Capitaine Hadock.

On le connaît, notre frère Hubert. On peut le décliner à travers ses mots de prédilection, comme on l'a entendu ce matin. Toutefois, imaginer connaître quelqu'un par ses mots serait se fourvoyer, et ce, même si les mots disent quelque chose de celui qui les énonce, car celui qui s'énonce est toujours au-delà des mots dits. Mais on le découvre aussi à travers ses mots repoussoirs. Pour frère Hubert, j'en souligne deux : système et totalité.

Rassure-toi, Hubert, je ne permettrai pas de faire ta psychanalyse en public. Je ne vais pas te mettre à nu. Il n'en reste pas moins vrai que tu es un penseur et un écrivain et qu'à ces titres on peut, comme quand on étudie un philosophe – du moins à la façon dont Deleuze nous le conseille – chercher à comprendre quelle est sa question. Qu'est-ce qui travaille frère Hubert au plus profond de sa pensée ? Je dirai : le refus de tout enfermement.

Il y a comme une violence qui l'anime. Comme un cri qui ne s'apaise pas. Il y a un lieu de résistance ou un mouvement qui insiste. Frère Hubert est aux prises avec un adversaire qu'il ne lâche pas et qui ne le lâche pas. Il y a du Job et du Jacob, du Œdipe et du Hamlet, du philosophe, du romancier et du psychanalyste. Ne pas céder : ni sur son désir, ni sur la vérité, même si, pour cette raison, il faut marcher sur les crêtes et sinuer aux bords des gouffres du scepticisme, du doute, de la fatigue, de l'usure, de l'irritation et de la colère, du découragement et de la mélancolie.

Le mal est le plus fort : pourquoi y sommes-nous confrontés s'il ne relève pas de notre être ? À qui porter cette interrogation si ce n'est à ses frères d'armes et, bien sûr, au Père lui-même ? Mais comme tout assoiffé de justice le découvre ou pour le dire autrement et mieux – car on sait que l'assoiffé de justice sera entendu – comme tout être souffrant le découvre, la raison de la souffrance reste irrésolue, à jamais irrésolue, voire définitivement aporétique. La maturité nous l'enseigne, souvent bien malgré nous, à notre corps défendant, la raison de la souffrance débouche sur un abîme.

Serait-ce là devant cette ouverture béante qui s'ouvre sur une béance totale et infinie que se nouent les premières interrogations de frère Hubert ? Ne pas céder sur cette question et

ne jamais la refermer. Même si le prix en est l'intranquillité. À en croire l'histoire de Job, Dieu lui aurait donné raison. À sa manière Lacan ne dit pas autre chose. Refermer cette question, c'est en finir avec la vie, c'est s'en remettre à la causalité du monde. C'est donner raison au mal et à l'enfermement. Soumission donc ou, en miroir, volonté de maîtrise ; déflation narcissique ou inflation narcissique : les deux faces d'une même perte. C'est ce que refuse frère Hubert. Crier sous toutes les formes pour ne pas céder.

Ce cri est une brûlure. Le poète libanais Salah Stétié dit que « l'âme est ce qui ne guérit pas ». J'aime cette image, à ceci près que j'ajoute qu'il y a deux types de brûlure. C'est un même feu qui, ici, anime une passion et, là, provoque un burnout. Un même feu, certes, mais qui contient une différence. On raconte que c'est Prométhée qui aurait volé le feu aux dieux. N'est-il pas plutôt inhérent à l'existence au sens où ce feu serait un cri face à l'étonnement (voire à l'effroi) d'être ? N'est-il pas inhérent au don de la vie ? N'est-il pas aussi ce qui nous est donné ?

La question est alors de savoir comment vivre quand on n'en finit pas d'être brûlé par la vie. On peut vivre quand on brûle. Oui, mais à une condition : que le feu rebrûle lui-même la suie qu'il provoque sans quoi il nous ruine. Le feu peut se maintenir sans rien détruire quand il brûle ses propres scories. Il naît alors de ses propres cendres. S'asseoir sur une réponse est ainsi l'affamer et l'éteindre ou, à l'inverse, le propager autour de soi comme un feu d'inquisition. C'en est alors fini de la flamme qui nous anime. Il ne nous reste qu'un cœur sec et un monde inhumain.

À lire frère Hubert nous comprenons que notre être est feu, comme il est chemin, car il est question. L'absence de réponse n'est pas un manque qui se relance à l'infini, à ce mauvais infini qui n'est qu'un indéterminé (telle une suite de nombres). L'absence de réponse ouvre au véritable infini, à cet infini qui se donne dans le fini. L'absence de réponse ouvre à l'infinité de Dieu qui se donne dans la finitude de l'être humain. La question est vie. Elle est pleinement vie. Elle est pleinement vie car je suis, moi celui qui la reprend en mon nom, plein de cette vie. Rien ne me manque. Au « je » que je suis, à ce « je » délogé de tout point fixe, y compris et surtout, de l'absolu du mal, répond en miroir le « je » de Dieu – de ce Dieu qui ne peut se dévoiler à moi sans moi.

Accepter que le feu nous assimile, que la question reste béante, c'est inverser la donne. Ce n'est plus chercher un fondement, une raison ou une certitude, mais vivre dans une relation qui nous permet de vivre dans le monde. Accepter d'être assimilé c'est donc se retourner. L'image semble paradoxale : comment penser un à-venir tout en disant qu'il faut se retourner ? Comment entrer dans une relation qui nous met en devenir (comme le fait toute réelle relation) en disant qu'il faut commencer par se retourner ? C'est que se retourner n'est pas un retour, mais un retournement.

Le retournement n'est pas un retour au même, mais une sortie de tout enfermement. Ce retournement se dit en grec *metanoïa* et en hébreu *téchouva*. C'est un acte porteur d'à-venir. Pour sortir du ventre de sa maman, pour aller dans le monde, le fœtus doit se retourner.

Se retourner n'est pas s'en retourner. Se retourner c'est se souvenir de ce qu'on a reçu, de notre héritage et de notre dette. Ce retournement n'est possible que parce que le retour est interdit : on ne peut entrer là d'où on est sorti. Seul le père peut entrer par-là d'où on est sorti. C'est l'interdit de l'inceste. Cela veut donc dire que je ne peux pas faire « comme » papa. De manière bien plus radicale, je dois faire ce qu'il a fait, sortir et aller voir ailleurs.

Je ne peux pas retourner à mon origine, car je ne suis pas à l'origine de moi-même. Je n'étais même pas présent à mon origine car je n'étais pas là pour me recevoir. C'est de cette dette que je dois me souvenir : j'ai été donné afin que je puisse vivre la vie en première personne. Le retournement ne peut être un retour vers l'origine. L'origine restera à jamais inconnaissable – non de ce savoir d'inconnaissance dont on parle dans la mystique. Elle restera à jamais inconnaissable au sens philosophique d'une finitude définitive.

Faut-il s'en désoler ? À entendre si souvent parler de paradis perdu il semble que cette désolation nous cheville au corps. La question vaut le détour car en réalité il n'y va pas d'une nostalgie. Que peut-il y avoir de bon pour soi dans une fusion ? que peut-il y avoir de bon pour soi dans l'indifférenciation ? que peut-il y avoir de bon pour soi dans l'enfermement dans l'autre ? Le mythe du paradis perdu indique l'envie de fuir le réel. Il n'y va pas d'une nostalgie mais d'une échappatoire illusoire.

Ce petit détour par une juste compréhension du retournement nous permet de mieux saisir notre question. Devenir le feu de la question n'est pas poser un pourquoi, mais un pour quoi. On quitte une raison qui clôt le mouvement de la vie en l'enfermant dans les carcans de la logique pour une interrogation porteuse d'un devenir imprévisible. Pas plus de raison à ma vie que de raison au mal. Pas de chute. Pas de culpabilité originelle. Pas de faute ontologique. Le pour quoi ouvre un espace de vie. Cet espace de vie en devenir n'est pas pour autant indéterminé, pur chaos, simplement aléatoire. Il est traversé par un souffle, par une question qui nous met en scène, personnellement en scène : « où suis-je ? » et, plus précisément, « où en suis-je dans l'existence ? ».

On reconnaîtra la question : c'est celle que Dieu pose à Adam. Hélas, on oublie qu'elle se pose à Dieu Lui aussi. Où (en) est Dieu dans l'existence qu'il a insufflée ? Se souvenir qu'elle se pose à Dieu aussi, et partant à tout autre, c'est entrer dans une réelle rencontre. Dans une telle rencontre, personne ne sait à l'avance où il (en) est, et personne ne sait à l'avance où (en) est l'autre.

Ce questionner est le feu qui assimile et qu'on ne peut assimiler sans tuer l'autre en lui assignant une place et, partant, sans se tuer soi-même en se chosifiant à son tour face à celui qu'on vient de réifier. Rester dans la question est se retourner : ne plus interroger la raison du mal mais porter le regard sur les conséquences. C'est dans cette relation vivante avec Dieu et avec autrui, que l'on peut ensemble, se demander « et maintenant que faire avec cela qui est arrivé (que ce soit subi ou commis) ? ».

En réponse aux questions survenues lors des échanges :

Cela mérite une précision, comme me l'a demandé une personne. Reconnaître la réalité de ce qui est arrivé, c'est entrer dans la vérité et dès lors ouvrir un réel à-venir. On peut ensuite expliquer le comment du mal sans le justifier, simplement afin de ne plus le répéter et de le prévenir en le désamorçant là et quand c'est possible. Mais c'est surtout une manière d'assumer son existence sans chercher à la justifier. C'est sortir de la logique du jugement et du mérite. C'est en finir avec l'accusation de soi, de l'autre, du destin et de Dieu. C'est alors ouvrir un possible qui n'est pas contenu dans la cause. C'est sortir de la totalité et de la logique circulaire du système. C'est surtout en finir avec la culpabilité mortifère.

N'est-ce pas de la dé-coïncidence ? demande une personne. Oui, bien évidemment ! car c'est remettre du jeu, créer un écart et laisser apparaître de l'inouï. Garder la question ouverte, c'est faire jouer la vie et, tel le psalmiste, c'est la louer et la chanter. Cela nous rappelle que par dé-coïncidence, il ne faut entendre uniquement déconstruction. Car il n'y a pas que la recherche de vérité qui ouvre à la déconstruction. Le mal peut lui aussi nous déconstruire. Certes, le mal peut nous enfermer dans une impasse, dans une construction rigide et « babelisée ». Dans cette situation, dé-coïncider c'est déconstruire le cadre et ouvrir un ailleurs. Mais le mal peut aussi nous défaire en dénouant tous les liens qui nous relient à la vie. Une telle dissolution de l'être est aussi une manière d'être enfermé. Dans cette situation, dé-coïncider c'est poser des limites et faire circuler des lignes de partage. Dé-coïncider, c'est donc refuser d'être enfermé dans un système et, à la fois, refuser d'être dissout dans l'insignifiance. C'est créer un espace de vie, de conscience et de penser par rapport à ce qui

s'impose (certitude, insignifiance, éprouver, émotion, urgence, pouvoir, ...). C'est poser une porte et la faire jouer, l'ouvrir et la fermer.

Ne plus aborder la vie à l'aune du mal, ne plus lui donner du sens à partir du mal, mais l'embrasser à partir des nouveaux possibles qui y émergent, c'est vivre la joie dès maintenant et voir en la vie la beauté de la vie, laisse entendre, avec justesse et pertinence, une autre personne qui rentre à son tour dans la danse.

Comme en témoignent ces retours, ce que nous recevons dans un héritage, c'est le mouvement, le questionner. Nous ne pouvons rien transmettre d'autre que cet espace de vie. Rien n'est plus essentiel. Sans doute ai-je repris l'héritage à ma manière, sans doute ai-je avancé mes propres butées, sans doute ai-je fait dire à frère Hubert ce qu'il ne dit pas tout à fait. Peu importe. Mieux, tant mieux ! Tant mieux, car c'est la meilleure manière de recevoir son héritage, la seule manière d'être certain de ne pas le trahir en le singeant. Se laisser inspirer par frère Hubert, c'est ne pas le répéter, mais faire ce qu'il fait ; c'est-à-dire sortir du cadre.

Ce dialogue au sein de l'intranquillité me fait avancer. Ce qui me parle en frère Hubert, c'est sa reconnaissance de la réalité de la souffrance. Ce que j'aime, c'est que jamais il ne cède. Jamais il ne donne de réponse au mal. Jamais il ne lui donne une raison. Et jamais il ne lui donne raison. J'entends en ses paroles un appel urgent et inquiet à se tenir debout. Il nous exhorte à devenir adulte et à être capable de Dieu. Non par soi-même, mais en prenant appui sur Dieu. Il nous invite à dépasser toute relation infantile et illusoire pour entrer dans une relation réelle. Ne pas chercher à être protégés, ni à demander à ce que nous puissions échapper à ce que nous vivons, mais à prendre part aux enjeux de la création. En donnant, au sein même de la foi, la voix à la souffrance, il dit qu'avec Dieu on peut faire ce que, ni Lui ni nous, nous ne pouvons faire seuls : faire avec le mal.

Faire avec le mal, étrange éthos ! Et pourtant, à bien y regarder, c'est essentiel. Ne pas céder et faire avec le mal, c'est défaire les nœuds qui nous aliènent et tisser des liens qui nous libèrent : c'est simplement faire son métier de vivre et œuvrer avec Dieu à l'acte de création.

Merci pour cette leçon d'intranquillité, frère Hubert !

Olivier Philippart de Foy

LE PSALMISTE OU LE TISSEUR DE MOTS

Par ces quelques mots, je voudrais vous encourager à passer par la librairie de Wavreumont, pour y acheter le petit livre que notre frère Hubert a écrit sur les psaumes : *Le psalmiste ou le tisseur de mots*². On m'a demandé de vous présenter ce texte que j'apprécie beaucoup.

Le titre est très intéressant : frère Hubert ne va pas nous parler des psaumes, mais remonte un peu plus haut pour rejoindre le *psalmiste*, celui qui a écrit et qui a chanté les 150 poésies réunies dans cet ensemble qu'on nomme « le Psautier ». Plutôt que de se pencher sur « ce » qui se trouve là, il se demande « qui » parle là. La différence n'est pas anecdotique. Cela nous sort déjà de ces lectures historico-critiques qui ont dominé l'exégèse chrétienne depuis environ 250 ans et dont la prétention de dire le tout du texte biblique se montre à mes yeux comme une impasse spirituellement mortelle.

² Hubert Thomas éditeur, 2025.

Frère Hubert s'intéresse donc au psalmiste, et par là, dans la continuité de cet auteur plus ou moins imaginaire, il vient toucher le lecteur du psautier que chacun de nous peut devenir aujourd'hui, si nous décidons nous-mêmes d'affronter ce texte.

En ce sens, je rejoins pleinement ce que dit frère Hubert dans son introduction (p. 6) où il utilise le terme de « Révélation ». Mais j'aime qu'il en parle non comme d'une *chose* qui s'exposerait et qui prendrait place dans la collection de nos savoirs – un objet qu'on met dans une vitrine – mais bien d'un révélateur, un acteur, un opérateur qui ouvre à la rencontre de ce qui, finalement, ne peut se limiter à une définition. Non pas un article de dictionnaire, donc, mais, comme le dit frère Hubert, un miroir : « En les écoutant là où je suis moi-même, ils me tendent un miroir. » Ils me questionnent, ils résonnent en moi et révèlent « par où passe la manière d'être humain ».

Mais ils donnent aussi une clef d'un nouveau rapport à Dieu (p. 42) : « Le psautier, sans le dire, vient déconstruire un Dieu imaginaire, celui qui est à l'échelle humaine, pris dans la réciprocité et la rétribution. » « Il y a là – ajoute frère Hubert –, d'une certaine manière, une sortie de la religion. » C'est dire qu'il y a place pour une recherche ouverte à la rencontre, mais une recherche qui ne s'épuise pas dans l'obsession de trouver, au bout du compte, la solution, la bonne définition, le savoir définitif. Cette recherche, finalement, c'est la disponibilité à la venue d'un autre toujours inconnu, une mise en chemin où un autre à la fois se dévoile et se cache – en même temps qu'il me dévoile et me cache – et reste toujours devant moi comme un appel à oser exister (ce qui est la traduction littérale du mot « salut » en hébreu).

J'ai souvent considéré le Psautier comme un texte initiatique et thérapeutique. Ce qui fait que je me trouve très à l'aise avec la perspective développée par frère Hubert à la page 88 de son livre, lorsqu'il dit qu'on est là avec une prière qui fait sortir d'une logique de victime. « Je remarque aussi, je l'ai dit, que le psautier est traversé par une promesse. » Dans les psaumes, ajoute-t-il, il y a du futur, un à-venir, comme il aime l'écrire, « parce que (le psaume) est une réserve, une *réserve pour l'espérance*. » Les psaumes sont un langage qui nous ramène à nos propres greniers, à nos propres réserves intérieures, à notre imaginaire, là où nous devenons nous-mêmes des Possibles, des À-venir, des constructeurs d'espérance.

Mais pas seuls ! Dans ce même passage, frère Hubert ajoute un point essentiel : c'est que « cette réserve d'à-venir ... vient d'ailleurs. Les psaumes lient la promesse à Dieu car c'est lui qui peut introduire de la nouveauté dans le vieux monde. » Parce que le Dieu de la Bible est un Dieu qui vient, un Dieu du possible, non un Dieu de « l'Être éternel et immuable ». C'est ici que frère Hubert parle d'un accrochage « à une promesse... comme une *corde* pour nous tirer dehors, pour nous sortir », pour relancer une dynamique d'Exode, finalement jamais achevée.

« Réserve pour l'espérance » et « corde » : ce sont précisément les deux mots hébreux que nous livre le Psautier afin de nous ramener à cette expérience où nous découvrons que « dans ce qui est maintenant, tout n'est pas dit ». En d'autres termes, que dans ce qui est maintenant, il y a encore de l'inédit, il y a encore du vivre, il y a du possible, et que notre Dieu n'est pas autre chose que Celui dont le regard bienveillant et confiant nous met debout devant lui, libres et à la fois indéterminés, c'est à dire constructeurs d'une histoire qui n'a pas encore été écrite, une histoire « à-venir ».

C'est à cela que nous convoque le psalmiste. Comment traverser notre réalité pour y faire surgir du nouveau ? Le chapitre du livre de frère Hubert sur la violence dans les psaumes (p. 110) est à ce titre fort éclairant : « Si (les psaumes) viennent chargés de mots violents, de désir de vengeance, de revanche, s'ils n'arrivent pas couturés de ratures et de censures, n'est-ce pas d'abord parce que la violence doit pouvoir se dire telle qu'elle est ? Elle est présente dans le psautier parce qu'elle est présente dans la réalité... Il n'y a pas de sortie de la violence, si celle-ci ne peut se dire. » C'est là qu'on voit certainement la qualité thérapeutique

du psautier, si nous acceptons d'accueillir ces cris tels qu'ils sont. Peut-être rejoignent-ils d'ailleurs quelque chose qui vit en nous aussi, et que bien souvent, nous ne voulons pas laisser s'exprimer, car, vous pensez, ce n'est pas convenable... Nous ne sommes pas comme ça, nous ! Ah oui ?

Il est étonnant de voir comment la tradition juive de la Kabbale invite à faire confiance à ces textes que bien souvent nous considérons comme imbuables. Je prends l'exemple du psaume 136, que frère Hubert cite à la page 110 de son livre : « Ô Babylone dévastatrice, heureux qui te revaudra les maux que tu nous valus, qui saisira tes petits, les brisera contre le roc ! » Eh bien, en tête de ce texte fameux, on trouve, dans le psautier juif, cette indication : « Pour arracher les racines de haine ».

Voilà pourquoi j'ai fait du Psautier ma prière quotidienne : pour contribuer, comme je suis et aussi peu que ce soit, à l'avènement d'un monde sans haine. J'ai sur quoi m'appuyer : ne serait-ce pas ainsi qu'il y a bien longtemps, un certain Juif Jésus a prié ces psaumes ?

Laissez-moi ajouter une dernière réflexion. J'aime cette phrase d'un autre amoureux du psautier, le père Jean Radermakers³ : « La prière est un dialogue d'amour. C'est, au fond, Dieu qui parle dans l'homme qui parle à Dieu. » Qui parle à Dieu comme ça ? Oui, comme ça ! Et c'est ce qui me donne une espérance et un optimisme inépuisables !

Frère Étienne

SAMEDI SAINT

Dieu n'est pas mort.

Il y a trente ans, une maman est venue au monastère avec sa fille, qui était une grande amie. Un jour, au détour d'une conversation, cette amie m'a confié que j'avais évoqué un sujet que sa mère ne pouvait pas entendre. Elle ne m'a jamais expliqué pourquoi, mais à partir de ce moment-là, notre relation s'est figée. Et pendant trente ans, je n'ai plus eu de nouvelles.

Début février de cette année, elle m'a soudain envoyé un mail pour me donner de ses nouvelles. Ce message m'a profondément touché : il venait rompre un silence de trois décennies. Je lui ai répondu en exprimant ma joie de la lire et en partageant un peu de ce que je vivais. Puis, pour mon anniversaire, elle m'a écrit qu'elle souhaitait me visiter !

Ce silence de trente ans, suivi de cette reprise de contact, avait pour moi la saveur d'un *Samedi Saint* : un temps où tout semble fermé, et où pourtant quelque chose s'ouvre.

En juin dernier, alors que j'allais en revalidation dans mon centre habituel, j'ai attrapé la covid, ce qui m'a immobilisé quinze jours. À la fin de cette période, j'ai fait un rêve : une femme confectionnait des boîtes en carton entourées de cuir, et elle disait : « Ces boîtes vides expriment l'amour ! » Il m'a fallu peu de temps pour faire le lien avec le Dieu amour, mais qui est aussi *silence*. Peut-être que ces boîtes vides représentaient Dieu lui-même. Le silence de Dieu est sa parole. Nous n'avons donc pas à craindre lorsqu'il ne répond pas comme nous l'attendons : son silence est parole. Nos paroles nous empêchent d'écouter Dieu.

En mettant Jésus à mort, on a voulu faire taire Dieu. Mais Dieu n'est pas mort.

Dans la vie, chacun peut traverser un Samedi Saint. Il suffit d'avoir le cœur ouvert pour écouter le silence de Dieu. Peut-être veut-il nous dire quelque chose de nouveau à travers une épreuve, un deuil, une période difficile.

Je me souviens : il y a trente-six ans, j'étais encore aux études lorsque ma mère est venue me trouver pour m'annoncer que l'hôpital où travaillait ma sœur Françoise avait brûlé. Pendant une semaine entière, elle est restée entre la vie et la mort.

³ Jean Radermakers, *Ta Parole, ma demeure ; entretiens avec Fernand Colleye*, éditions Fidélité, Namur-Paris 2005, page 210.

Mes parents, mes frères et sœurs, et moi-même, étions suspendus à l'attente de nouvelles encourageantes. Nous échangeons entre nous, bien sûr, mais malgré les mots, on sentait qu'un silence profond nous unissait. Un silence lourd, mais aussi un silence qui nous rassemblait dans la même espérance.

Récemment, j'ai appris que ma mère avait été transportée à l'hôpital pour des difficultés respiratoires. Le médecin lui a dit : « Madame, ou bien on vous opère, ou bien dans six mois vous êtes décédée. » Elle m'a demandé ce qu'elle devait faire. Je lui ai simplement conseillé de prendre un temps de silence, sans pression, pour discerner. Deux jours plus tard, elle m'a écrit qu'elle avait décidé de se faire opérer. Ces deux jours étaient, pour elle aussi, comme un Samedi Saint. Et lorsqu'elle m'a annoncé sa décision, j'ai senti une libération en elle.

Un Samedi Saint n'est jamais sans issue. Il nous invite à être attentifs à ce que Dieu nous dit dans le silence. Dieu n'est pas mort.

Frère Pierre

Homélie pour l'ordination diaconale de frère Renaud Thon Wavreumont, 22 avril 2026

Chers Frères et Sœurs,
Cher Renaud,

En ce jour de ton ordination diaconale, la première lecture de la messe nous parle justement de deux diacres. D'abord, elle parle d'Étienne, le premier diacre, qui fut martyrisé pour avoir annoncé publiquement la parole de Dieu et la résurrection de Jésus. Il avait dit : « Voici que je contemple les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu » (Ac 8, 1b- 8). C'est un témoignage impressionnant qui montre la foi d'Étienne dans la vie nouvelle du Christ. À cause de cela, il fut lapidé ; une persécution s'ensuivit, les apôtres furent dispersés, et les diacres aussi. C'est ainsi que le diacre Philippe se retrouva en Samarie. Il joignit le geste à la parole : il guérit des malades, des paralysés, des infirmes. Ainsi apparaît la mission du diacre : il part en mission dans les périphéries, il est au service de l'humanité souffrante et il annonce la parole de Dieu. Tel est le ministère que tu vas recevoir aujourd'hui.

Cher Renaud, tu vis depuis longtemps cette double vocation du service et de l'annonce de la bonne nouvelle. Ici à Wavreumont, avec la communauté de tes frères, tu rends de nombreux services, en particulier aux nombreux hôtes du monastère. Tu annonces aussi la parole de Dieu par les entretiens que tu as avec les hôtes ou les visiteurs du monastère. Par l'ordination diaconale, l'Église officialise cette vocation et t'ordonne pour tu puisses y consacrer toute ta vie, au service de l'Église locale et au service de la communauté monastique.

Cette ordination diaconale sera pour toi une étape en vue de l'ordination presbytérale. L'Église demande en effet que le futur prêtre exerce d'abord le ministère de diacre avant d'être ordonné prêtre. Dans le futur tu pourras, comme prêtre, rendre service à la communauté et à ses hôtes en présidant l'eucharistie et en donnant le corps du Christ en communion. En effet Jésus a dit, nous l'avons entendu dans l'évangile : « Moi, je suis le pain de la vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim ; celui qui croit en moi n'aura jamais soif » (Jn 6, 35-40). Jésus nourrit notre vie. Il affirme qu'il fait cela selon la volonté de son Père : « Telle est la volonté de mon Père : que celui qui voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle ». Jésus veut que celui qui croit en lui ait la vie en plénitude, la vie éternelle. C'est un message qui nous

dépasse, mais aussi un message qui nous valorise. Il nous invite à recevoir cette vie en plénitude dès aujourd'hui, par nos gestes d'amour et par notre communion au corps du Christ.

Ainsi, Frères et Sœurs, l'ordination de frère Renaud au sein de la communauté bénédictine de Wavreumont est un signe prophétique qui rejaillit sur toute la communauté et tous ses amis. Elle témoigne de l'esprit de service et de prière qui anime la communauté. Nous participons donc de tout cœur à cette célébration, en ce temps pascal, fait de joie et d'espérance. Parlant du diacre Philippe en mission à Samarie, les Actes des apôtres concluent : « Il y eut dans cette ville une grande joie ». J'ajouterais aujourd'hui : Avec l'ordination diaconale de frère Renaud, « il y eut à Wavreumont une grande joie ». Amen ! Alleluia !

Monseigneur Jean-Pierre Delville

CHRONIQUE

- Nous recevons des Clarisses une magnifique statue de la Vierge Marie en bois. Nous l'honorerons du mieux possible de notre humble prière.
- Le lundi de Pâques arrivent les frères d'Etiolles pour un stage monastique jusque début juin. Merci pour la confiance du séniorat du prieuré Saint-Benoît et pour la vie fraternelle partagée pendant ces semaines avec Chau, Antoine, Dominique, Vincent et Michel.
- Sœur Annick va à Rome pour son travail liturgique.
- Le 22 avril, ordination diaconale de frère Renaud par Mgr Jean-Pierre Delville.
- Le 1^{er} mai, frère Bernard et sœur Annick participent à la marche inter-diocésaine à Banneux pour les vocations.
- Frère Pacôme se prépare à entamer des études d'aide-soignant et se rend pour un séjour dans le monastère orthodoxe de Solan.
- Sœur Julian commence son apprentissage de secrétaire de l'abbé président à Trèves.
- Nicole Piront et sœur Annick reprennent la gestion du magasin et de la librairie.
- Du 5 au 7 mai, sœur Sylvie et frère Renaud sont accueillis par les Sœurs de l'Assomption à Boitsfort et participent à une rencontre inter-religieuse non loin de là.
- Les travaux de rénovation de la façade du dernier bâtiment côté cloître ont commencé. De même pour l'aménagement de la salle Emmaüs en zone privée pour les sœurs. Le parking de l'hôtellerie est aussi remis en état.
- Nous achetons une voiture adaptée au transport de frère Pierre avec son fauteuil mobile. Cela lui permettra de rejoindre la communauté de temps en temps.
- Frère Beto réalise un triptyque d'encadrements dans le chœur qui pourra être un support de décoration florale pendant plusieurs semaines.
- Le 25 mai, journée sur les livres de frère Hubert.
- Didier met au point une adaptation du logiciel de la bibliothèque avec succès. Il nous donne une séance d'apprentissage.
- Le samedi 20 juin, nous vivons un temps de détente chez notre ami et oblat Pierre Cornet à Oneux.
- Le lundi 22 juin, l'hôtellerie ouvre à nouveau ses portes avec un important groupe de femmes de l'Armée du Salut.
- Le 29 juin, frère Jean-Albert commence un mois de repos au Grand Fa à Malmédy.